This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AZ 1802

PAUL

ET

VIRGINIE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP. RUE DAMIETTE, 2

LAISNÉ
Berlaille

PAUL

ET

VIRGINIE

PAR BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

ILLUSTRÉ DE 100 VIGNETTES PAR BERTALL

PRÉCÉDÉ

D'UN ESSAI PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE PAR D'ALBANÈS.

12.862

PARIS. — 1845.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD

24, RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES.

41866

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

L'AUTEUR de *Paul et Virginie* a puisé toutes ses idées, tous ses sentiments, dans le magnifique tableau de la nature, que son imagination si brillante et si douce à la fois aimait à dérouler devant ses yeux; il y découvrait toujours de nouveaux sujets de réflexion pour son esprit, de nouveaux charmes dont s'alimentaient son âme et son cœur.

Deux écrivains avant lui, Buffon et Rousseau, talents de nature bien différente, quoique placés sur une première ligne, avaient seuls parlé de la nature en hommes qui en avaient fait leur étude, non pas comme on étudie toutes choses parce qu'il est d'usage ou nécessaire de les savoir, mais par invincible penchant. Le premier brille, se soutient par une admirable et savante étude de l'art; son âme est pleine de la majesté du ciel et de la terre; la description la plus animée, la plus savante, semble rouler et grandir sous sa plume, qui ne fait des repos que hors d'haleine, haletante. Le second, Rousseau, est plus simple et paraît presque dédaigner l'art qu'il a poussé si loin; mais sa pensée nous arrête tout court; elle nous étonne, nous captive, et fait briller à nos yeux les rayons d'une lumière qui nous était inconnue. C'est qu'en même temps qu'il parle de la nature, il fait l'histoire de l'homme, en un mot, du cœur humain, des relations sociales, de ce croisement d'intérêts, source de tant de déchirements, source de tant de larmes! Son éloquence, ce n'est pas de la persuasion, le mot est trop faible : c'est un ordre impérieux d'abandonner le faux et de suivre le vrai. Esprit de la plus extrême vigueur, il nous enserre; âme de la plus extrême tendresse, il nous infiltre ses sentiments et les fait devenir nôtres. C'est ainsi qu'il a opéré tant de révolutions heureuses dans

nos mœurs; qu'il a appris aux femmes même les plus haut placées ce que c'était que d'être mères; qu'il nous a appris à chérir l'enfance, à la diriger dans le chemin si difficile de la vie, à faire des hommes imbus du devoir et comprenant les fins de la société : études sublimes, que la philosophie, aidée de la magique puissance du talent, peut seule réaliser.

Briller encore après deux talents de cette trempe était-il donc possible? L'ingénieux, le touchant Bernardin de Saint-Pierre, ses délicieux tableaux colorés avec tant de charme et de vérité, sont là pour nous répondre. Le génie saura toujours, là où un esprit vulgaire ne voit rien, faire de sublimes créations. En effet, l'auteur de *Paul et Virginie* a su conquérir, après Buffon et Rousseau, un place non moins glorieuse qu'immortelle. C'est que le propre du génie est de se frayer une route nouvelle, et par là de venir, non compléter, c'est toujours à faire, mais augmenter la somme de ces vérités qui sont toujours d'une haute morale, d'un haut enseignement pour les sociétés.

L'étude approfondie et philosophique de la nature est le pivot sur lequel roulent tous les écrits de Bernardin de Saint-Pierre. Parmi eux le plus répandu, celui que personne au monde n'ignore, c'est, sans contredit, *Paul et Virginie*, œuvre d'une admirable et touchante simplicité. Le temps n'y a porté et n'y portera aucune atteinte; un voile semble recouvrir cette divine production destinée à donner à toutes les générations de ce monde les jouissances les plus pures, les vertus les plus gracieuses et les plus aimables. Une auréole environne ce délicieux livre, resté jusqu'à ce jour unique en son genre. O Bernardin! si rien n'était impossible à la puissance humaine, je dirais que tu as posé dans ton *Paul et Virginie* des bornes qu'on ne peut franchir, sauf à ce que mes louanges aillent effaroucher ta modestie jusque dans ta tombe.

L'éloge d'un livre est tout entier dans le succès incessant qu'il obtient. C'est une vérité que prouve *Paul et Virginie*, œuvre qui, loin de faner, semble chaque jour offrir de nouveaux attraits et suggérer aux penseurs de nouvelles réflexions, aux écrivains de nouvelles sources d'études, à tous les lecteurs des sentiments délicats et tendres qui, comme un fluide, passent dans le sang, demeurent d'abord au foyer, puis s'étendent aux relations sociales. Et chaque génération est héritière, même avant de la connaître, de la philosophie aimable et douce, grave et profonde quelquefois, du livre qui n'avait pas de modèle et qui attend encore son égal.

En tout temps, le génie commande l'attention des hommes. *Paul et Virginie* parut à une époque de notre histoire (1788) où, pour nous servir de l'expression d'un grand homme, l'avenir était gros du passé. Le genre humain, encore garrotté dans les langes du despotisme, déjà travaillait à s'en dé-

barrasser et allait bientôt, dans une attitude de fierté qui semblait soudaine, née d'hier, improvisée même, les jeter loin de lui, mais qui au fond n'était qu'une réalisation providentielle, fruit d'une longue succession de siècles. C'est donc pour ainsi dire à la veille, au moment de ce grand mouvement moral, qu'apparut le livre de Bernardin. L'esprit tout d'abord s'étonne que la société, toute prête à faire circuler dans ses veines un sang nouveau, un sang régénérateur, ait accordé de prime-saut, au livre qui nous occupe, une admiration qui grandissait par le contact, la communication, comme nous voyons dans nos théâtres l'enthousiasme partir d'un point, puis devenir général avec cette spontanéité qu'arrache toujours l'œuvre du génie. C'est là, il nous semble, qu'est le plus bel éloge du chef d'œuvre enchanteur de Bernardin. En effet, quand le flambeau de la vérité vient à luire au milieu d'un monde encore dans les ténèbres, saisi, étreint tout à coup, il n'a pour l'ordinaire plus de temps, plus de pensées pour rien ; et pourtant *Paul et Virginie* captiva son attention! c'est que ce livre, auquel on a donné le titre si simple et si doux de pastorale, est au fond une œuvre d'étude profonde, et dont le temps commence à réaliser les effets que l'auteur, porté en avant par son imagination, s'était proposés, je veux dire une civilisation qui ne s'éloigne pas trop de cette nature, source de tout bien, source de tout ce qui est grand, beau, sublime, tendre et doux, et qui, en adoucissant les mœurs, parvient quelquefois à poser une barrière devant tout excès.

Le livre destiné à traverser tous les siècles sillonne nécessairement son passage. Quelles traces déjà n'a pas laissées *Paul et Virginie!*

Si au milieu d'un peuple en tumulte il fut lu avec cette avidité toujours croissante, que fut-ce lorsque la société reprit son équilibre? La pensée de Bernardin alors dut être comprise tout entière. En effet, combien la société moderne n'a-t-elle pas gagné en affections intimes, en bonheur intérieur, en liens de famille! combien la tendre mère n'a-t-elle pas senti bondir son sein maternel aux premiers mots prononcés par l'enfant qui ne l'a pas quittée, qu'elle a vu se développer, grandir sous ses yeux, dont elle a étudié, guetté tous les mouvements! de quels charmes chaque jour n'est-il pas embelli pour elle! Tout la surprend, l'étonne dans l'enfant qu'elle élève, qu'elle voit croître; comme lui-même est

surpris à chaque instant, à chaque minute, de tout ce qu'il entend, de tout ce qu'il voit. Ah! pour l'enfance tout est surprise, le vent qui souffle impétueusement, ou qui, plus calme, agite légèrement les rameaux des arbres, le soleil qui brunit son teint; oui, tout est étonnement, surprise, joie pour l'enfance, et le germe qui sort de terre et le nuage qui se déroule dans les cieux.

Bernardin de Saint-Pierre a puissamment contribué à nous faire reconnaître combien nous négligeons souvent le bonheur que nous avons sous la main, le bonheur qui est là, près de nous; je veux parler du bonheur de la famille. Non pas qu'il veuille que l'on se renferme toujours chez soi: la fréquentation dans une juste mesure, bien loin d'être nuisible, est peut-être nécessaire; une conversation animée fait jaillir d'heureuses idées, elle nous tire souvent l'étincelle qui serait demeurée au dedans de nous. Mais la femme aimable et sensible, mais l'homme réfléchi, aiment, le lendemain d'une absence, à rester chez eux; et puis ceux qui savent combiner leur vie n'ont-ils pas besoin, quand ils ont pris quelques plaisirs, quelques délassements, du lendemain pour y songer, pour y réfléchir? Le foyer domestique seul est propre aux doux épanchements du cœur et de l'âme. La jeune épouse qui a quitté les riches parures du bal pour se revêtir des vêtements plus simples de l'intérieur, mais non moins gracieux peut-être, se replie sur elle-même en voyant le jeune enfant qu'elle élève folâtrer avec grâce sur une terre feutrée d'herbe douce et tendre. Oh! que d'heureuses pensées alors s'emparent de tout son être! elle peut bien sourire encore aux plaisirs de la veille, mais l'idée, en un seul instant, s'en affaiblit en présence d'affections auxquelles le tableau de la nature donne un charme qui, loin de s'user, se fortifie chaque jour.

Dans sa course rapide, la civilisation moderne a des écarts; c'est à la philosophie qu'il appartient de les signaler. Les moyens employés sont assurément très-divers. Le succès ne couronne pas toutes les tentatives, il s'en faut, parce que les tentatives sont plus ou moins le fruit de la réflexion, de l'expérience. Celui-là qui puise au vrai est toujours celui qui a le plus de chances; car la réforme des sociétés est lente, et si l'œuvre est promptement oubliée, l'effet n'est que passager et le but est manqué.

L'auteur de *Paul et Virginie*, homme réfléchi, peut-être justement parce que sa vie fut aventureuse, avait amassé en lui, avant de prendre la plume, des idées sans nombre sur la morale, les mœurs, la société. Aussi ses écrits en général, mais *Paul et Virginie* en particulier, sont la réflétation de sa pensée. C'est là qu'il a déposé ses plus chers sentiments, ses plus doux souvenirs. Tout son génie s'est déversé sur ces admirables pages empreintes ici d'une grâce divine, là d'une éloquence profonde, sévère, sans cependant cesser

d'être douce, tendre et touchante. Œuvre accomplie, *Paul et Virginie* est, au milieu des autres ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, comme un diamant dont les facettes jettent des feux de toutes sortes, mais jamais hors de propos. Toutes les couleurs sont sur sa palette, mais il ne met sur la toile que celles que comporte le sujet. Artiste habile, et, comme le vrai poëte,

Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas,

le charme n'en est que plus grand; un voile transparent semble recouvrir mystérieusement tout ce délicieux ensemble qui se déroule sans effort, sans artifice; chaque événement en lui n'est rien autre qu'un événement ordinaire de la vie; mais chaque chose est en son lieu; l'ordonnance de tout point est parfaite; rien n'est manqué dans les effets; l'œuvre est durable, et par conséquent le but atteint, car, comme nous l'avons dit, le temps seul peut réaliser une grande pensée à la fois sociale et réformatrice.

Et c'est d'un récit dont le fond est de la plus extrême simplicité que Bernardin de Saint-Pierre fait jaillir, avec une lumière si vive, des vérités du plus haut enseignement. A chaque page de cette lecture, l'esprit écoute et le cœur pense. Aussi un sentiment exprimé par l'écrivain est la source de mille autres sentiments; sa pensée fécondante est semblable à ces fleurs qui, laissant tomber leurs graines, sont la source de mille autres fleurs.

De la grâce la plus délicate, des sentiments les plus exquis, l'auteur, dans ce livre, passe aux idées les plus graves, les plus profondes. S'il nous parle de Dieu, c'est avec une grandeur, une élévation d'âme qui se communique et porte aux grandes choses. L'univers entier se présente à nous sans distinction de nations; la Divinité n'a plus qu'une pensée collective, et dans sa bonté toute-puissante, loin de parquer les nations sur cette terre, ne voit dans le genre humain qu'un seul homme. Cette grande pensée, Bernardin de Saint-Pierre nous l'inculque dans cet admirable dialogue entre Paul et le vieillard, dialogue qui résume tout l'ouvrage, qui combat l'horrible préjugé de la naissance, et qui, par sa forme, est digne d'être mis à côté de ce que l'antiquité grecque nous offre de plus beau, et qu'on croirait sorti de l'âme du divin Platon, qui, lui aussi, voit dans la nature un tout indissolublement lié quand il dit que le dernier anneau de la chaîne du monde touche aux cieux.

Mais il faut toujours, quoi qu'on fasse, en revenir aux deux enchanteresses, figures placées sur cette toile digne du Corrége et de Raphaël. Dans ce chef-d'œuvre de perfection continue, les nuances les plus fines, les plus imperceptibles même, sont observées avec un art, une souplesse de talent dont l'étude est toujours à recommencer. C'est que rien au monde n'est plus difficile que

d'être l'interprète du vrai; aussi, Bernardin de Saint-Pierre nous dit-il en quelque endroit de ses écrits, que « l'art de rendre la nature est si nouveau, que les termes mêmes n'en sont pas inventés. »

Voyez pourtant avec quel ingénieux et sublime naturel Paul et Virginie nous sont présentés, quelle heureuse gradation dans les sentiments! Le cœur de Virginie a parlé; l'amour, mais ce premier amour si pur, si tendre, et qui tire tout son charme de sa timidité même, a descendu dans son cœur; il y double sa vie sans rien ôter à sa délicieuse innocence. Cet amour, ce premier sentiment frais comme la fleur qui s'ouvre, est recouvert d'un voile dont la transparence est ménagée avec un art infini. Ne le soulevons pas : le bouton de rose entr'ouvert et qui brille dans les fentes d'un rocher, comme le dit Bernardin de Saint-Pierre quelque part, produit plus d'effet en proportion qu'on le voit moins. Virginie, à mesure que son cœur s'ouvre à la plus douce des sensations, semble devenir plus pudique encore; elle souffre, mais sa souffrance n'est pas sans bonheur : le plus grand miracle de l'amour, comme on le lit dans Rousseau, est de faire trouver du plaisir à souffrir. L'attachement le plus vif, le dévouement le plus délicieux semble remplacer l'amour chez Paul : admirable contraste, qui fait que rien de sensuel ne se mêle à cette pudique peinture. Aussi, ces deux créatures, poétisées par la plus enchanteresse naïveté, semblent, à chaque instant, s'échapper toutes formées des mains de la nature; on dirait qu'aucun souffle humain ne les effleura jamais. Et c'est l'art qui produit ces merveilles! Oh! s'il était possible qu'un être doué de raison apparût tout à coup sans jamais avoir eu de communication qu'avec la nature, combien son esprit serait candidement juste, comme il serait sublime sans effort! Qu'il comprendrait bien que toutes les choses, comme le dit Dante, ont un ordre entre elles, et que cet ordre est la forme par laquelle l'univers ressemble à Dieu!

Eh bien! lorsqu'on savoure avec lenteur ce livre qui fait entrer dans notre cœur la vertu la plus tendre, la plus douce, et l'y emprisonne, on croirait qu'il a été écrit sur un sol où le pied humain n'a pas encore pénétré. Que d'études n'a-t-il pas fallu faire pour produire de telles illusions sur des êtres façonnés par la société et auxquels il ne faut pas moins que l'invincible charme dont sont empreintes toutes les pages de ce beau livre, qui, si je puis m'exprimer ainsi, teint notre sang des douces vertus qu'il respire!

De quelque manière qu'on l'envisage, la plume tourne toujours à l'éloge. Œuvre littéraire, il a reculé les bornes du parfait; œuvre philosophique, il a fait sur la société une impression qui dure encore et se perpétuera. Les peintures de mœurs à la manière de Molière restent comme pages historiques,

comme œuvres du génie et comme constatation de faits; mais les peintures du cœur sont lues par chaque génération et à certains passages de la vie avec une incessante avidité. C'est assez dire que l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre non-seulement est impérissable, mais qu'elle ne peut rien perdre de ses heureux effets sur le cœur des hommes. L'histoire de son avenir est l'histoire de son passé. Elle versera dans chaque siècle sa philosophie morale, son baume consolateur, son orientalisme parfum. Et chaque siècle, avec les idées nées de ses impressions, avec le caractère qui lui sera propre, reconnaitra le génie de l'auteur, l'heureuse influence de son œuvre sur les cœurs, qu'elle saura toujours gagner. Comme nous, il apprendra que l'instruction du cœur est préférable à celle de l'esprit; que l'une porte toujours au bien, à la droiture, à l'équité, à l'honneur, à l'austère probité, aux vertus de la famille; que l'autre égare souvent et fait dévier de la droite ligne ceux qu'un penchant trop facile entraîne vers le mal. L'esprit et le cœur peuvent être également savants; mais ce n'est pas, comme l'a écrit Montaigne, le plus savant qu'il faut rechercher, mais le mieux savant.

Comme nous, ceux qui nous succéderont sur cette terre, où les plus beaux, les plus heureux moments de l'homme sont ceux où il tend les mains à l'infortune, verseront des larmes sur la fin terrible de ces deux créatures d'une nature toute divine et moulées l'une sur l'autre, qui s'aimaient, comme le dit Paul à sa chère Virginie, parce que tout ce qui a été élevé ensemble doit s'aimer. O Virginie! à peine avais-tu senti la vie, à peine avais-tu respiré le parfum des fleurs que t'apportait celui que tu appelais ton frère, que tu disparus de ce monde comme la rose qui, née le matin, n'existe déjà plus lorsque le rossignol fait mélodieusement ses adieux au jour. Ah! combien celui qui tient le bonheur et le communique à ce qu'il aime, à ce qui l'entoure, l'étreint avec force en versant des larmes sur la fin malheureuse de ces deux amants dont la mort a rompu le charmant lien de roses qui, dès leur premier jour, les enchaîna l'un à l'autre, et qui devait, en comblant leur félicité, les unir à jamais!

Bernardin, que d'éloges sont déposés au pied de l'immortel monument que tu nous as légué! les poëtes l'ont chanté, la scène en a offert l'attendrissante image à la multitude assemblée, les arts y ont trouvé une inépuisable source d'attraits plus séduisants les uns que les autres; rien ne manque à la gloire du livre, rien ne manque à la gloire de l'auteur.

Et moi aussi, Bernardin de Saint-Pierre, j'ai voulu déposer au pied de ton immortel monument quelques mots d'éloge que depuis longtemps j'avais là dans mon cœur. On comprendra combien je devais y tenir quand j'aurai dit

que je vis le jour aux lieux mêmes qui sont encore pleins de ton souvenir, et dont Essonne conserve à jamais la mémoire; que ton regard s'est bien souvent promené avec complaisance sur moi; que tes bras m'ont quelquefois pressé. Ah! j'ignorais alors qu'un jour je pourrais, moi aussi, déposer sur ton front une couronne encore imprégnée des pleurs que ton divin livre m'a tant de fois fait verser.

D'ALBANÈS.

AVANT-PROPOS

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrite et des Virgile pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre

autres celle-ci : que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde, et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais, comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'était étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions, pour la connaître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours souvenir de son indulgence.

PAUL

ET

VIRGINIE

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la mon-

tagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis

au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vînt à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis.

Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont ap- « partenu ces deux cabanes? » Il me répondit : « Mon fils, ces « masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ « vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. « Leur histoire est touchante : mais dans cette île, située sur la « route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de « quelques particuliers obscurs? Qui voudrait même y vivre heu- « reux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent con- « naître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à per- « sonne. — Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air « et à votre discours que vous avez acquis une grande expé- « rience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce « que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que « l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime « à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la « vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta :

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des

secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent

hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Ile-de-France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne, et sensible ; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avait promis de l'épouser ; mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avait laissée enceinte. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers

empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié ; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, j'ai mé-« rité mon sort ; mais vous, madame..., vous, sage et malheu-« reuse ! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras : « Ah ! Dieu veut finir mes peines, puis-« qu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis « étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite ; et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher ; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre ; car dans la saison des pluies il est maréca-

geux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb : quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, « que nous puissions toujours nous voir, nous parler, et nous entr'aider. » Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades sur la montagne ; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de La Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et « elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant « de la vertu. »

Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite,

appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et, au pied des roches, des giraumonts, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière, et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite; et il ne l'était guère moins à madame de La Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à

manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe de l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur

société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. « Mon amie, « disait madame de La Tour, chacune de nous aura deux enfants, « et chacun de nos enfants aura deux mères. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin : ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le

jour. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien souvent par les faire pleurer ; l'une se rappelant que ses maux étaient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois ; l'une de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue ; mais elles se consolaient en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer ; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis de louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois ; et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux, se

présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier sous la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant me rappelèrent les enfants de Léda, enclos sous la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles et ne savaient ni

lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au-delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île; et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes, jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérants, ayant à discrétion des mets simples; ni menteurs, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats; chez eux l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer; et, s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les

pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez

madame de La Tour; alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans : déjà sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage : ils souriaient toujours de concert quand elle parlait; mais quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux, ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait il devenait tranquille, et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé; mais, à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de La Tour, voyant sa fille se développer

avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir, « que deviendrait Virginie sans fortune ? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se

fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnaye dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis sans se soucier, cette fois d'y paraître mal vêtue,

la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portaient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari

était un juste châtiment de Dieu ; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle était après tout dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même : pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité ; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait par post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnaye. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllabes : « Je verrai... nous verrons... avec le « temps...il y a bien des malheureux... Pourquoi indisposer une « tante respectable ?... C'est vous qui avez tort. »

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit de « onze ans de patience ! » Mais, comme il n'y avait que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous « besoin de tes parents? Dieu nous a-t-il abandonnées ? C'est lui « seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jus- « qu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point de « courage. » Et, voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras : « Chère amie, s'écria- « t-elle, chère amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah !

« madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez « pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfants, vous êtes cause de ma « peine ; mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants ! le « malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de « moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave « fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi- « morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs « chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Ri- « vière-Noire : il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je vou- « lais aller me noyer ; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai « dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut « pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Ras- « surez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez. » Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander « votre grâce à votre maître ; en vous voyant, il sera touché de

« pitié. Voulez-vous me conduire chez lui? — Ange de Dieu, repar-
« tit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virgi-

nie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit, par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie,

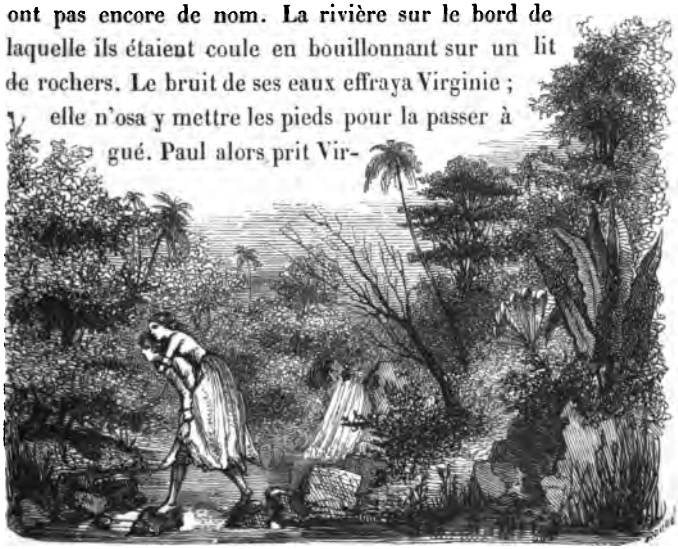
sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait ainsi que tout son corps en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif : nous ne trou- « verons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons de- « mander à manger au maître de l'esclave. — Oh! non, mon ami, « reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que « dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche « de gravier. — Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces arbres « ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement « ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura « pitié de nous, reprit Virginie; il exauce la voix des petits oiseaux « qui lui demandent de la nourriture. » A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrous-

ser les meilleures haches ; et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avait point de briquet, et d'ailleurs dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs : avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait sou-

vent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil « du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, « par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pi- « tons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles[1], ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Vir-



[1] Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles; car c'est

ginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas « peur, lui disait-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'ha- « bitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son es- « clave, je me serais battu avec lui. — Comment! dit Virginie, « avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé! « Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal « de facile à faire. » Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur; et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là: mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: « Mon frère, le jour baisse; tu as encore des « forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne « seul à notre case pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit « Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ce « bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste, tu en mange- « ras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre « à l'abri. » Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieil arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux, qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos Études précédentes.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie!... Virginie! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors

par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon « ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis « la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent main- « tenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, « sans consulter ses parents. Oh ! j'ai été bien imprudente ! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine

avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le « soir tuer des cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, « le chien de notre case : oui, je reconnais sa voix ; serions-nous « si près d'arriver, et au pied de notre montagne ? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à

pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères « ont d'inquiétude ! comme elles ont été étonnées quand elles ne « vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompa- « gnais ! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su « nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habi- « tation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin « j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre [1], je les ai fait flairer « à Fidèle, et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût « entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas ; il m'a conduit, tou- « jours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là « où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une né- « gresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle « grâce ! Il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à « un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour « du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne « de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute « sa force : c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste « abattu, et près d'un feu qui fumait encore. Enfin, il m'a con- « duit ici : nous sommes au pied de la montagne des Trois-Ma- « melles, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. « Allons, mangez, et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre, et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh ! « qu'il est difficile de faire le bien ! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les

[1] Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle ressemble beaucoup à celu du sauvage Tewénissa et de son chien Oniah, rapporté par M. de Crévecœur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un cultivateur américain.*

rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau, qu'il alluma, car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher ; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur « disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras ? « mais maintenant, vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas « peur ; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de « la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais « maître : en reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur « nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des

plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres

et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : « O « mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

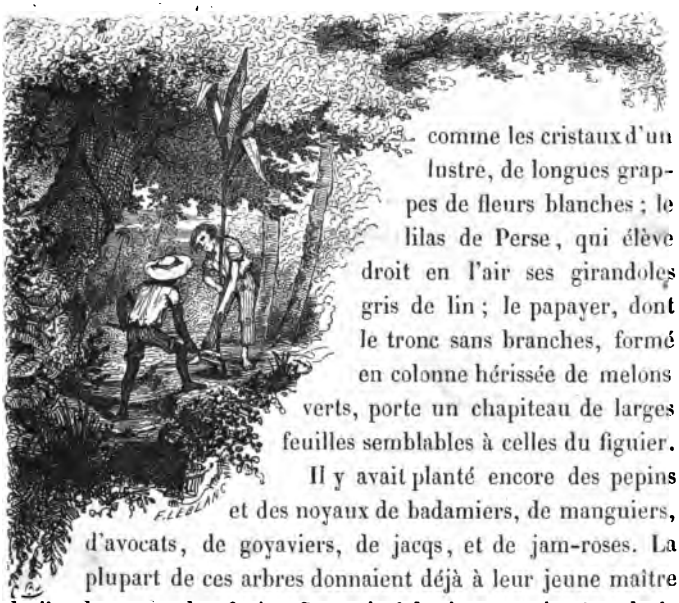
Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce « vous, mes enfants ? » Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est « nous ! » et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux « enfants, dit madame de La Tour, d'où venez-vous ? dans quelles « angoisses vous nous avez jetées ! — Nous venons, dit Virginie, de « la Rivière-Noire demander la grâce d'une pauvre esclave mar- « ronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce « qu'elle mourait de faim ; et voilà que les noirs marrons nous « ont ramenés. » Madame de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai souf- « fert ! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras et lui disait : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action ! » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérité.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie ; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés : seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses,

à quelques habitants de la plaine, « Qui est-ce qui demeure là-« haut dans ces petites cases? » ceux-ci répondaient sans les connaître, « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté : car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples, et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'oranger; il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour,



comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches ; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier. Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs, et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence : de sorte que ce vaste enclos paraissait de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il

ne s'était pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleur, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue : à la vérité nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, des poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, formaient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là, était une moisson ; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons ; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distin-

guait en plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe, ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité,

j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite : il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé, et souffert comme lui ; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace :

....Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

« Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et « que le père des vents vous diri- « gent, et ne fassent souffler que « le Zéphire. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

« Heureux, mon fils, de ne « connaître que les divinités champêtres ! »

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane de madame de La Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

At secura quies, et nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas « tromper. »

Mais Virginie n'approuvait point mon latin ; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajoutait-elle, TOUJOURS AGITÉE, MAIS « CONSTANTE. — Cette devise, lui répondis-je, conviendrait en- « core mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers, et de jam-roses, plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait la CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de La Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises, et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque

d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers qui formaient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil on y voyait voler le long des rivages de la mer le corbigeau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle venait y laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant

qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs, et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis,

dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons ; des perruches, vertes

comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal ! des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches ; et auprès de ces instruments de l'agriculture les productions qui en étaient les fruits : des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons, et des cédrats.

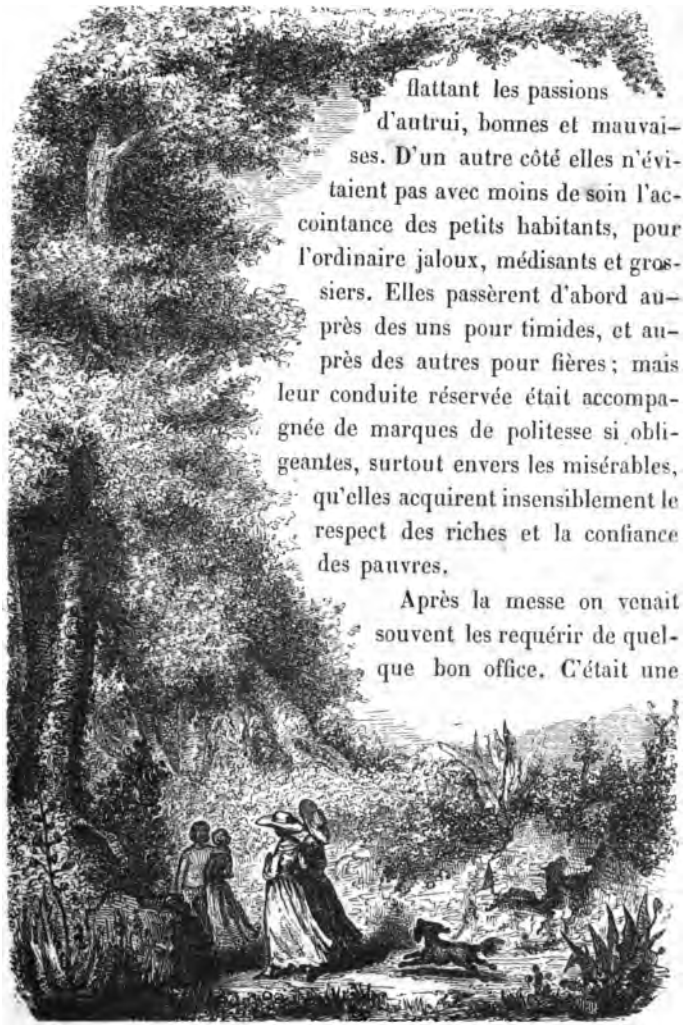
La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite madame de La Tour ou Marguerite raçontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient: ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps madame de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante, et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui, et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive ; madame de La Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise et de la cordialité : Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient s'ils le voyaient affligé ; ils pleuraient s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en



flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère, malade dans un des quar-

tiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après

ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais pour ces occasions quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont

guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions de l'habitation des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avançait quelquefois sur les récifs au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçants, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand'peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme : elle est connue de toutes les nations; elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tam-tam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche, et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, bat-

tait les bergers, remplissait la cruche de Virginie ; et, en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait ; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence, et un asile à l'infortune ; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son

indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la

bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer ; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude ; leurs troncs mousseux et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique ; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient, pour Paul et

Virginie, des jours de plus grandes réjouissances : c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avait été préparée par Marguerite; cette autre par sa mère; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites : elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en s'occupant de celui des « autres. » Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns

des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisait le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice, et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles : mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits ; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, « les ombres des bananiers sont à leurs pieds ; » ou bien : « La « nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand « viendrez-vous nous voir ? lui disaient quelques amies du voisi- « nage. — Aux cannes de sucre, répondait Virginie. — Votre « visite nous sera encore plus douce et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand « cocotier de la fontaine, et moi, de celui du plus petit. Les man- « guiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt- « quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et

savants à notre manière? Leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières : oui, des lumières; et, quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables dans leurs traits, leurs attitudes, et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels, dans le jardin d'Éden, parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fa-« tigué, ta vue me délasse. Quand, « du haut de la montagne, je t'aper-« çois au fond de ce vallon, tu me « parais, au milieu de nos vergers, « comme un bouton de rose. Si tu mar-« ches vers la maison de nos mères, la « perdrix qui court avec ses petits a un corsage moins beau « et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue « à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrou-« ver; quelque chose de toi, que je ne puis te dire, reste pour « moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque « je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins

« beau que le bleu de tes yeux ; le chant des bengalis, moins doux « que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du « doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où « nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des « Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fa- « tigué ; mais, quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait « que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi par quel charme « tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? mais nos mères en « ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? mais elles « m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta « bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à « la Rivière-Noire, pour demander la grâce d'une pauvre esclave « fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de « citronnier que j'ai cueillie dans la forêt ; tu la mettras, la nuit, « près de ton lit. Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au « haut d'un rocher. Mais auparavant, repose-toi sur mon sein, et « je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère ! les rayons du soleil au « matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta « présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais, « quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. « Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles « que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes ; mais « tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux : élevés « dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous ; ils sont tou- « jours ensemble comme nous. Écoute comme ils s'appellent et se « répondent d'un arbre à l'autre : de même, quand l'écho me fait « entendre les airs que tu joues sur ta flûte au haut de la mon- « tagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, « surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre « le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là je me suis dit bien « des fois : Ah ! mon frère a un bon cœur ; sans lui je serais morte

« d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la « tienne, pour toi, pour nos pau- « vres serviteurs; mais, quand je « prononce ton nom, il me semble « que ma dévotion augmente. Je « demande si instamment à Dieu « qu'il ne t'arrive aucun mal! « Pourquoi vas-tu si loin et si haut « me chercher des fruits et des « fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le jardin? Comme te « voilà fatigué! Tu es tout en nage. » Et avec son petit mouchoir blanc elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux et la société de sa famille bien-aimée; elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure

« couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient; « tout est gai autour de toi, « toi seule es triste. » Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournait la tête, et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe pendant trois semaines l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur;

mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine.

Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit, dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus

douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille; mais elle n'osait elle-même lui en parler. « Mon enfant, lui di-« sait-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé « et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser de-« main. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer « la vertu. »

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feux sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort

des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide

Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants; mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez « apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté « ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le « ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je « vous donner quelque chose du ciel! mais je ne possède rien, « même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez « à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature représentant l'ermite Paul : Marguerite y avait une grande dévotion; elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de

son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance ; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera « jamais enlevé tant que je vi- « vrai, et je n'oublierai jamais « que tu m'as donné la seule « chose que tu possèdes au « monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser ; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de La Tour : « Pour- « quoi ne marions-nous pas nos enfants? ils ont l'un pour l'autre « une passion extrême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. « Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux, « tout est à craindre. » Madame de la Tour lui répondit : « Ils « sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous si Vir- « ginie mettait au monde des enfants malheureux, qu'elle n'aurait « peut-être pas la force d'élever ! Ton noir Domingue est bien « cassé : Marie est infirme. Moi-même, chère amie, depuis quinze « ans je me sens fort affaiblie. On vieillit promptement dans les « pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est « notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tem-

« pérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A « présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de « chaque jour. Mais en faisant passer Paul dans l'Inde pour un « peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quel- « que esclave ; et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie; « car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi « heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une sai- « son favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de « six semaines au plus, et d'autant de temps pour en revenir. « Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul; car j'ai « des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donne- « rions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, « faute de moulin pour l'éplucher; du bois d'ébène, si commun « ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se perdent « dans nos bois : tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous « est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnaye une permission d'embarquement pour ce voyage; et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge : « Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne « sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde « plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois « cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire le commerce, « ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la « ville, sans que j'aille courir aux Indes? Nos mères me disent que « Domingue est vieux et cassé ; mais moi, je suis jeune, et je me « renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon ab- « sence quelque accident, surtout à Virginie, qui est déjà souf- « frante. Oh! non, non, je ne saurais me résoudre à la quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de La Tour ne m'avait pas caché l'état de Virginie, et le désir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs que je n'osais pas même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort,

sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle mandait à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter maintenant? dit Marguerite à madame « de La Tour. — Non, mon amie; non, mes enfants, reprit madame de La Tour; je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec « vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le

« bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'an-
« ciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la
« dureté de mes parents, et par la perte de mon cher époux. Mais
« depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous
« ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne
« m'en ont fait même espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne
« vous quitterai pas non plus ; je n'irai point aux Indes. Nous tra-
« vaillerons tous pour vous, chère maman ; rien ne vous man-
« quera jamais avec nous. » Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à

cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était

M. de La Bourdonnaye. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. « Vous « avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à « Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous attend auprès d'elle. » Madame de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. « Au « moins, reprit M. de La Bourdonnaye, pour mademoiselle votre « fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la « priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que « votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès « d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, « de mon pouvoir ; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux « les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un « sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de « votre fille, et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-« on aux îles ? n'est-ce pas pour y faire fortune ? N'est-il pas bien « plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie ? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné « aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la « part de votre tante. » Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Monsieur, ma mère s'est « adressée à vous, et vous l'avez mal reçue. — Avez-vous un autre

« enfant, madame? dit M. de La Bourdonnaye à madame de La « Tour. — Non, monsieur, reprit-elle, celui-ci est le fils de mon « amie ; mais lui et Virginie nous sont communs, et également

« chers. — Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous « aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur « des gens en place ; vous saurez combien il est facile de les préve- « nir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appar- « tient au mérite qui se cache. »

M. de La Bourdonnaye, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la pro-

preté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. « Il n'y a, dit-il, « ici que des meubles de bois ; mais on y trouve des visages « sereins et des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme. » M. de La Bourdonnaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère ; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Vo- « tre tante, ajouta-t-il en s'en allant, « ne peut pas traîner plus de deux « ans : ses amis me l'ont mandé. Son- « gez-y bien. La fortune ne vient pas « tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront « de mon avis. » Elle lui répondit « que ne désirant désormais « d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle lais- « serait son départ pour la France entièrement à sa disposi- « tion. »

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit : « Mon enfant, nos domestiques sont vieux ; Paul est bien « jeune, Marguerite vient sur l'âge ; je suis déjà infirme : si j'al-

« lais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de « ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui « puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de « travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire? Cette « idée me pénètre de douleur. » Virginie lui répondit, « Dieu « nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler « et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent, il ne nous a pas « abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa provi- « dence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me « l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne saurais me résoudre à « vous quitter. » Madame de La Tour, émue, reprit : « Je n'ai « d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un « jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant « que sa fortune dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais, quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avaient été ses combats, qui n'avaient eu d'autres témoins que Dieu seul; qu'elle voyait le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigerait par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour, voyant que sa confidence avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit : « Mon en- « fant, je ne veux point te contraindre; délibère à ton aise; mais « cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son « amant n'a plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclé-

siastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur : « Mes en-« fants, dit-il en entrant, Dieu soit loué ! vous voilà riches. Vous « pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je « sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnaye, et ce que vous lui « avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester « ici ; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il « faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. « C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dé-« voué pour nous ; il faut, à son exemple, se dévouer pour le « bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heu-reuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoi-« selle ? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si « c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de « Dieu soit faite ! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principe certain du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de La Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre.

« On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache « de moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute

espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde; de superbes basins de Goudelours, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de La Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des

marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disait-elle, était bon pour des « meubles, cela pour l'usage de Marie et de Domingue. » Enfin le sac de piastres était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé : « Ma sœur s'en « va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je « vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la « mienne pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Si Virginie m'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout

autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son

corset, et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie, et son cœur, agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier :

« Pourquoi, mon fils, te nourrir « de fausses espérances, qui ren- « dent les privations encore plus « amères? Il est temps que je te « découvre le secret de ta vie et « de la mienne. Mademoiselle de « La Tour appartient, par sa mère, « à une parente riche et de grande « condition : pour toi, tu n'es que « le fils d'une pauvre paysanne, et, « qui pis est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avait jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étais « fille, l'amour me fit commettre une faiblesse dont tu as été le « fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle, et mon re- « pentir, de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres « parents que moi seule dans le monde ! » Et elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras, lui dit : « O ma « mère ! puisque je n'ai d'autres parents que vous dans le monde, « je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de « me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi « mademoiselle de La Tour depuis deux mois, et qui la dé-

« cide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, elle me méprise. »

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de ces nuits délicieuses,

si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'était le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile,

attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; et, dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois

« jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la « mer.... de la mer, dont vous êtes si effrayée! — Il faut, ré- « pondit Virginie, que j'obéisse à mes parents, à mon devoir. — « Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée que « vous n'avez jamais vue! — Hélas! dit Virginie, je voulais res- « ter ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur « m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse; que la

« vie était une épreuve... Oh! c'est une épreuve bien dure! »

« — Quoi! repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et « aucune ne vous a retenue! Ah! il en est encore que vous ne me « dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bien- « tôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère, « que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi « des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que « je ne puis vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où vou- « lez-vous aller? Dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit « plus chère que celle où vous êtes née? Où formerez-vous une « société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez- « vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si « accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, « lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la « maison, à la promenade, où elle s'appuyait sur vous? Que de- « viendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que leur « dirai-je à l'une et à l'autre quand je les verrai pleurer de votre « absence? Cruelle! je ne vous parle point de moi : mais que « deviendrai-je moi-même quand, le matin, je ne vous verrai « plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir? quand « j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si « longtemps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un « nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton « pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi « t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans « les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre. Je re- « poserai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre « mon cœur; et en France, où tu vas chercher de la fortune et « de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de « ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et ado- « rée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le « plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs : « C'est pour toi que je pars... pour toi, que j'ai vu chaque jour « courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je « me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre « mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne « de ton amitié? Que me dis-tu de ta naissance? Ah ! s'il m'était « encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre « que toi? O Paul ! ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un « frère ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi! « Je voulais que tu m'aidasses à me séparer de moi-même jus- « qu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, « je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille sans « vertu ! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne puis soutenir ta « douleur ! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle ! « rien ne pourra m'en détacher ! » Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, « qu'allons-nous devenir ? »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon fils... mon fils... Vous, « ma mère, lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur ! « Tous deux nous avons sucé votre lait ; tous deux, élevés sur vos « genoux, nous avons appris de vous à nous aimer ; tous deux nous « nous le sommes dit mille fois. Et maintenant vous l'éloignez de « moi ! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous « a refusé un asile, et chez des parents cruels qui vous ont vous- « même abandonnée. Vous me direz : Vous n'avez plus de droits « sur elle ; elle n'est pas votre sœur. Elle est tout pour moi, ma « richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en con- « nais plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau, « nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la

« suive. Le gouverneur m'en empêchera ? M'empêchera-t-il de « me jeter à la mer? Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait « m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, « au moins je mourrai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare! « femme sans pitié ! puisse cet Océan où vous l'exposez ne jamais « vous la rendre ! puissent ses flots vous rapporter mon corps, et « le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous « donner par la perte de vos deux enfants un sujet éternel de « douleur ! »

A ces mots je le saisis dans mes bras ; car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient ; la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux tremblaient, et je sentais dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit : « O mon ami ! j'atteste les plaisirs « de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit « lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour « toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends « à témoin, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de « ma vie, et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'en- « tend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je res- « pire, et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Madame de La Tour, hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir ; mon âme est dé- « chirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, « tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici « n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. Demain nous « en parlerons au gouverneur ; laissez reposer votre famille, et

« venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit; la « croix du sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

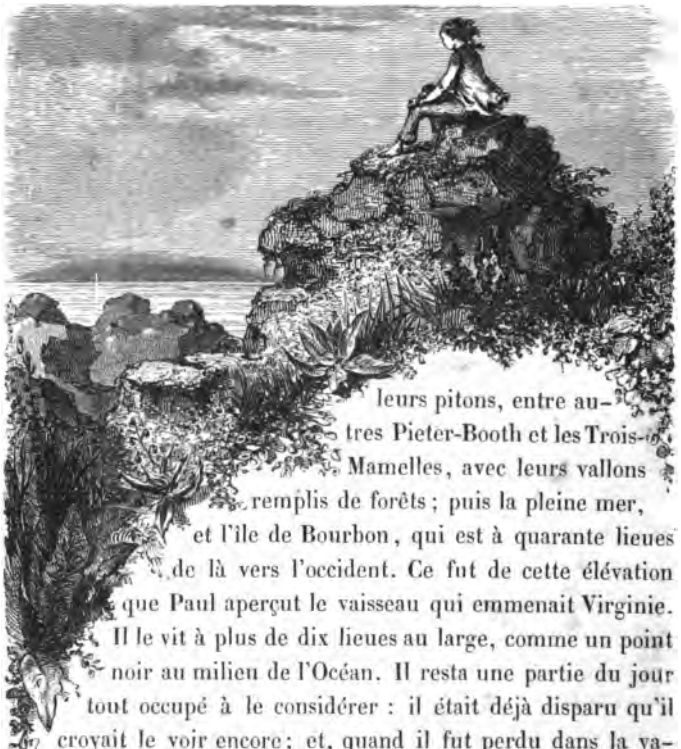
« Mon père, lui dis-je, « je vous en conjure, « achevez de me raconter « ce que vous avez com- « mencé d'une manière si touchante. Les images du bonheur

« nous plaisent; mais celles du malheur nous instruisent. Que « devint, je vous prie, l'infortuné Paul? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers

la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virginie? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit « à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée, située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île, avec ses mornes surmontés de



leurs pitons, entre autres Pieter-Booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il était déjà disparu qu'il croyait le voir encore; et, quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement

qu'elle l'avait trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin ; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au moins, répondit « Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à pré- « sent. Je lui aurais dit : Virginie, si, pendant le temps que « nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole « qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites- « moi que vous me le pardonnez. Je lui aurais dit : Puisque je ne « suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie ! « adieu ! Vivez loin de moi contente et heureuse ! » Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuraient : « Cherchez « maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos « larmes ! » Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : « Que me « demandez-vous? vous ne « reverrez plus avec moi celle « qui vous donnait à manger « dans sa main. » Il fut au Repos de Virginie, et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria :

« Pauvres oiseaux ! Vous n'irez plus au-devant de celle qui était

« votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle, qui flairait çà et là, et marchait devant lui en quêtant, il soupira et lui dit : « Oh ! « tu ne la trouveras plus jamais. » Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance ; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables ; mais, dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se met-

tait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent, comme un créole, pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait, et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre. Ainsi il s'était perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts ; et c'est de ces privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y

voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes ; des guerres sans sujet et sans objet ; des intrigues obscures ; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectaient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffait et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et, quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre, et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très-chère et bien-aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et, « comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre « qu'elles ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de

« celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner « de mes nouvelles, et pour recevoir des vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui « n'avais presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui! Ma « grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant « questionnée sur mes talents, je lui dis que je ne savais ni lire « ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avais donc appris « depuis que j'étais au monde ; et, quand je lui eus répondu que « c'était à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle « me dit que j'avais reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, « dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye, auprès « de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, « entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la « mathématique, et à monter à cheval ; mais j'ai de si faibles dispo- « sitions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup « avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai « peu d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant les bontés « de ma tante ne se refroidissent point. Elle me donne des robes « nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes de « chambre, qui sont aussi « bien parées que de gran- « des dames. Elle m'a fait « prendre le titre de com- « tesse ; mais elle m'a fait « quitter mon nom de La « Tour, qui m'était aussi « cher qu'à vous-même, « par tout ce que vous « m'avez raconté des peines « que mon père avait souf- « fertes pour vous épouser.

« Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre

« famille, qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été « votre nom de fille. Me voyant dans une situation aussi bril- « lante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. « Comment vous rendre sa réponse? Mais vous m'avez re- « commandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc « répondu que peu ne vous servirait à rien, et que, dans la « vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasserait. « J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une « main étrangère, au défaut de la mienne. Mais n'ayant à mon « arrivée ici personne en qui je pusse prendre confiance, je me « suis appliquée, nuit et jour, à apprendre à lire et à écrire : « Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai « chargé de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont « autour de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma « grand' tante. Cette fois j'ai eu recours à une pensionnaire de « mes amies : c'est sous son adresse ci-jointe que je vous prie « de me faire passer vos réponses. Ma grand' tante m'a interdit « toute correspondance au dehors, qui « pourrait, selon elle, mettre obstacle « aux grandes vues qu'elle a sur moi. « Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à « la grille, ainsi qu'un vieux seigneur « de ses amis, qui a, dit-elle, beau- « coup de goût pour ma personne. « Pour dire la vérité, je n'en ai point « du tout pour lui, quand même j'en « pourrais prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la « fortune, et je ne peux disposer d'un « sou. On dit que, si j'avais de l'ar- « gent, cela tirerait à conséquence. « Mes robes mêmes appartiennent à mes femmes de chambre

« qui se les disputent avant que je les aie quittées. Au sein « des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étais au- « près de vous, car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que « les grands talents que l'on m'enseignait ne me procuraient pas « la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon ai- « guille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage.

« Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour « vous et maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un « de mes mouchoirs rouges pour Marie. Je joins à ce paquet des « pepins et des noyaux des fruits de mes collations, avec des « graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai recueillies à mes « heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté « aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassinets, de « coquelicots, de bleuets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans « les champs. Il y a, dans les prairies de ce pays, de plus belles « fleurs que dans les nôtres ; mais personne ne s'en soucie. Je « suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes « de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été la cause de « notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour

« moi si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers « croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leur feuil- « lage à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Nor- « mandie, que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. « Je n'ai plus de joie loin de vous : pour mes peines, je les adoucis « en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par « la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve « est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis « parler à personne. Mes femmes de chambre, ou plutôt celles de « ma grand' tante, car elles sont plus à elle qu'à moi, me disent, « lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui « me sont si chers : Mademoiselle, souvenez-vous que vous êtes « Française, et que vous devez oublier le pays des sauvages. Ah ! « je m'oublierais plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je « suis née, et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un « pays de sauvages ; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je « puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tom- « beau,

« Très-chère et bien-aimée maman,
« Votre obéissante et tendre fille,
« VIRGINIE DE LA TOUR.

« Je recommande à vos bontés Marie et Domingue, qui ont pris « tant de soin de mon enfance ; caressez pour moi Fidèle, qui « m'a retrouvée dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié, dans ces ressouvenirs, le chien de la maison : mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines, celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandait-elle, produit une petite fleur d'un violet « foncé, qui aime à se cacher sous les buissons ; mais son char- « mant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La « scabieuse, ajoutait-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mou- « rant, et à fond noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On « l'appelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît « dans les lieux âpres et battus des vents. » Elle le priait de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom de ROCHER DES ADIEUX.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans

son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, au-

cune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec soin, le plus grand soin, les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avait apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur

de la cour qui devait l'épouser; quelques-uns même disaient que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie; et, comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir

ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Mon-

tagne-Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfants et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très-remarquable que

tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont, de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les

membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature, et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie; tels sont les brames de l'Inde. Enfin je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable, de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains,

une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et

à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celles de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde ; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres pas-

sions. Il poursuit, toute sa vie, ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût

enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes, et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je

me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute

sorte de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive, et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'en

çant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux

de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres, rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là, elle se précipite de différents étages de rochers, et

forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise, en tombant, en bouillon d'écume. Mille bruits confus sortent de ses eaux tumultueuses; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade, pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur, et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de La Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au

bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mît en terre les

noyaux ou les pepins. « Il en viendra, disait-elle, des arbres « qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins « à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs

de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie ; et, en même temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie ; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le

fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre, dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille !

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul, quand il venait dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de La Tour est partie de-
« puis deux ans et deux mois ; et, depuis huit mois et demi, elle ne
« nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je suis pau-
« vre : elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en
« France, j'y servirai le roi, j'y ferai fortune, et la grand' tante
« de mademoiselle de La Tour me donnera sa petite-nièce en ma-
« riage, quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas « de naissance ?

PAUL.

« Ma mère me l'a dit ; car, pour moi, je ne sais ce que c'est « que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse « moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

« Le défaut de naissance vous ferme en France le chemin aux « grands emplois. Il y a plus : vous ne pouvez même être admis « dans aucun corps distingué.

PAUL.

« Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la gran- « deur de la France était que le moindre sujet pouvait y parvenir « à tout, et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres qui,

« sortis de petits états, avaient fait honneur à leur patrie. Vous « vouliez donc tromper mon courage?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai dit la vérité sur « les temps passés; mais les choses sont bien changées à présent : « tout est devenu vénal en France; tout y est aujourd'hui le « patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des « corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent « comme des nuages; il est presque impossible qu'un de ses « rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration « moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talents « et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres « nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout « leur suc. Mais les grands rois qui savent connaître les hommes « et les choisir sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller « qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

« Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me pro- « tégera?

LE VIEILLARD.

« Pour être protégé des grands, ils faut servir leur ambition « ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans « naissance, et vous avez de la probité.

PAUL.

« Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma « parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon « amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, « comme j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes « que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! chez les Grecs et chez les Romains, même dans

« leur décadence, les grands avaient du respect pour la vertu ; « mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre, « sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait « été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, serait « condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme « je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils « l'aperçoivent ; mais, aujourd'hui, les distinctions qui lui étaient « réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

« Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'é- « pouserai entièrement son esprit et ses opinions ; je m'en ferai « aimer.

LE VIEILLARD.

« Vous ferez donc comme les autres hommes ; vous renoncerez « à votre conscience pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

« Oh non ! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

« Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire « haïr. D'ailleurs, les corps s'intéressent fort peu à la découverte « de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, « pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

« Que je suis infortuné! tout me repousse. Je suis condamné à « passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie! » Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre « corps. Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les fa- « milles, les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et « leurs passions; il faut souvent les servir par des vices : Dieu et « le genre humain ne nous demandent que des vertus.

« Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hom- « mes? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si cha- « cun l'avait, chacun serait en état de guerre avec son voisin. « Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Provi- « dence vous a mis; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir « une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les « grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits, et, « comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi « vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour « subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de « vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la « fortune en Europe; où votre état ne vous interdit aucune « vertu; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, « instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans

« qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore « qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une « bonne conscience et des amis : les rois, dont vous ambitionnez « la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

« Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle je n'ai rien ; avec elle « j'aurais tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma for- « tune. Mais puisque enfin sa parente veut lui donner pour mari « un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres on de- « vient savant et célèbre : je m'en vais étudier. J'acquerrai de la « science ; je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans « nuire à personne, et sans en dépendre ; je deviendrai fameux, « et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

« Mon fils, les talents sont encore plus rares que la naissance « et que les richesses ; et sans doute ils sont de plus grands biens, « puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous conci- « lient l'estime publique. Mais ils coûtent cher. On ne les ac- « quiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité « exquise qui nous rend malheureux au dedans, et au dehors par « les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'en- « vie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle « de l'homme de mer ; mais tout le monde y traversera votre « chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de « l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous? Mais celui qui « fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus, leur rend « un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL.

« Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces

« forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait « donné une bibliothèque. » Et en même temps il saisit cet arbre dans ses bras et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié,

« l'humanité et la concorde, l'Évangile, a servi pendant des siè-
« cles de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de ty-
« rannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom
« sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes
« par un livre? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des
« philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a
« revêtue de vers si beaux, demandait l'aumône pendant sa
« vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables le-
« çons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridi-
« quement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'escla-
« vage par l'ordre du prince même qui le protégeait ; et avant
« eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux,
« fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je? la plupart même
« de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques

« traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se « plaisant à les reconnaître là ; et si, dans la foule, la gloire de « quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que « ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs con- « temporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des « champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été enseve- « lies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des « lettres il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre « vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France « les gens riches ? ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels « la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouverne- « ment, ni entrée à la cour ! On persécute peu dans ce siècle in- « différent à tout, hors à la fortune et aux voluptés ; mais les lu- « mières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que « tout est dans l'État le prix de l'argent. Autrefois elles trouvaient « des récompenses assurées dans les différentes places de l'Église, « de la magistrature et de l'administration : aujourd'hui, elles « ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des « gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est « à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner « de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'é- « clairer les nations et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans « contredit, la fonction la plus auguste dont le ciel puisse hono- « rer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console « de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, « lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de na- « tions en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans ; et « que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire « qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monuments « périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui « les vantent ?

PAUL.

« Ah! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur « Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez « tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je « voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait l'avenir? Un « seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes! la « vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le « précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui « nous environne; et le ciel, qui nous donna la réflexion pour pré- « voir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bor- « nes à notre réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des di- « gnités et des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour aller « épouser Viginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux « Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie était alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique « soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur « dans le monde. Ils ont des parents bien plus à plaindre que ma- « dame de La Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient « leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés « dans des couvents.

PAUL.

« Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne « ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche? Elle était si « contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mou- « choir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! « quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à « l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être « maintenant malheureuse !... » Et il se mettait à pleurer. « Mon « père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me dire si j'é- « pouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime en- « core au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, et « qui la vont voir.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs rai- « sons, mais surtout parce qu'elle a de la vertu. » A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

« Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses, comme on les « représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez « prêtés ?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont « tyrans. Partout la violence produit la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des femmes?

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter ; une jeune fille avec un « vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent; « les jeunes avec les jeunes, les amants avec les amantes?

LE VIEILLARD.

« C'est que la plupart des jeunes gens, en France, n'ont pas « assez de fortune pour se marier et qu'ils n'en acquièrent qu'en « devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs

« voisins; vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. « Ils ont trompé étant jeunes; on les trompe à leur tour étant

« vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gou-
« verne le monde : un excès y balance toujours un autre excès.
« Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce double
« désordre ; et ce désordre augmente dans une société à mesure
« que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de
« têtes. L'État est semblable à un jardin, où les petits arbres ne
« peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent ; mais
« il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter
« d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un
« État dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets,
« et non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

« Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier ?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler ? je travaille bien, moi !

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore : on l'ap-
« pelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est
« le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un
« paysan.

PAUL.

« Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe !
« Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

« Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de
« comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée

« précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la « vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le « malheur n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bien heureux ! Ils ne trouvent d'ob- « stacles à rien ; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils « aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même « qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé « que le plaisir du repos s'achète par la fatigue ; celui de man- « ger, par la faim ; celui de boire, par la soif? Eh bien! celui « d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de « privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous « ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui « suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la « moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouis- « sances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît « qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs « épines dure longtemps après sa piqûre. Un mal au milieu des « plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour « les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est « une fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement la jouis- « sance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout « balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de « n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque « rien à craindre et tout à espérer? Le premier état est celui des « riches, et le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont « également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur « consiste dans la médiocrité et la vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu ?

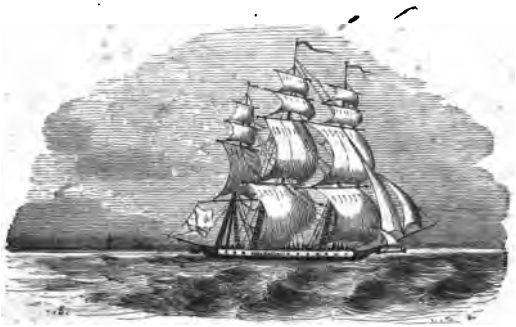
LE VIEILLARD.

« Mon fils ! vous qui soutenez vos parents par vos travaux, vous « n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort « fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de « plaire à Dieu seul.

PAUL.

« Oh ! que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a « voulu être riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle « est partie de cette île : la vertu l'y ramènera. »

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent ! Il faisait l'énumé-



ration des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux. Les constructeurs étaient aujourd'hui si savants et les marins si habiles ! Il parlait des ar-

rangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour quand elle serait sa femme. Sa femme!... cette idée le ravissait. Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien, que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir, accablé de tristesse. Il me disait : « Virginie ne m'écrit « point. Si elle était partie d'Europe, elle m'aurait mandé son « départ. Ah! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fon- « dés! Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour des ri- « chesses l'a perdue, comme tant d'autres. Dans ces livres qui « peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de ro- « man. Si Virginie avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa « propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à « elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se divertit. Ah! cette « pensée me désespère. Tout travail me déplaît; toute société « m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde! « j'irais y mourir. »

« Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la « mort n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par « les vains applaudissements des hommes. Il en est un plus rare « et plus nécessaire qui nous fait supporter, chaque jour, sans « témoin et sans éloge, les traverses de la vie : c'est la patience. « Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de « nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le « courage de la vertu. »

« Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'accable « et me désespère. — La vertu, repris-je, toujours égale, con- « stante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu « de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et « s'obscurcit ; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer « le flambeau ; ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des « rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, « inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Sembla- « bles aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles « échauffent ; c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient « toute la nature à notre usage. Par elles nous réunissons, autour « de nous, les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce « sont elles qui nous rappelent aux règles de la vie humaine. Elles « calment les passions ; elles répriment les vices ; elles excitent « les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles « célèbrent et dont elles nous présentent les images toujours ho- « norées. Ce sont des filles du ciel, qui descendent sur la terre « pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains « qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus dif- « ficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et « ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infi- « nité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé « de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'A- « fricain, lassé des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs « brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si in- « génieux, avaient réparti à chacune des Muses qui président aux « lettres une partie de notre entendement pour le gouverner : « nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles « leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par « rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que « les Heures qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous sont « des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infor- « tune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre « à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre « est un bon ami. »

« Ah! s'écriait Paul, je n'avais pas besoin de savoir lire quand « Virginie était ici. Elle n'avait pas plus étudié que moi; mais, « quand elle me regardait en m'appelant son ami, il m'était im- « possible d'avoir du chagrin. »

« Sans doute, lui disais-je, il n'y a point d'ami aussi agréable « qu'une maîtresse qui nous aime. Il y a de plus dans la femme « une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces « font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage « sont les doux attraits et la confiance. Quelle joie n'est rendue « plus vive par sa joie? quel front ne se déride à son sourire? « quelle colère résiste à ses larmes? Virginie reviendra avec plus « de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de « ne pas trouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne songe qu'à « l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa « mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul, et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le Saint-

Géran, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capi-

taine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-dînée, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la

part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Ile-de-France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginie est arrivée ! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul : « Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève; et à peine j'étais habillé que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons, Virginie est arrivée. Allons au « port; le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions le bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je « viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'or : on m'envoie

« au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est « mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander « du secours, car la mer est bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'or, « au-devant de Virginie; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions

assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île

par les courants ; que la nuit l'avait dérobé à sa vue ; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer était si mauvaise, qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que, bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin de mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis ; que, si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avait sondé, que la tenure et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. « J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais « aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau entrât dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambre ; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large, ou

de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de La Bourdonnaye, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI ! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois mi-

nutes en trois minutes. M. de La Bourdonnaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs, chargés de provisions et d'agrès, qui venaient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit : « Monsieur, on « a entendu, toute la nuit, des bruits sourds dans la montagne ; « dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du « vent ; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement « tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien ! mes amis, « répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement « le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distiguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cu, des frégates, des coupeurs-d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hunes amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenu sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait

passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer, et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'était plus re-

tenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une

demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son se- « cours, s'écria-t-il, ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une

des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt

nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la, « ne la quittez pas! » Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son

cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant : « O mon Dieu! vous « m'avez sauvé la vie ; mais je « l'aurais donnée de bon cœur « pour cette digne demoiselle « qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. » Domingue et

moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait! A cette dernière marque de la

constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amè-

rement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine, et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pau-

vres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de La Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de La Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma « fille, ma chère fille, mon enfant? » Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffements et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils? je ne vois point mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements. Madame de La Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin on apporta Paul, couché dans un palanquin. Il avait repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de La Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent ; et leurs larmes qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois

infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de

leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de La Bourdonnaye m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi. Ils portaient leurs fusils baissés : leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres, et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des pal-

mes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes : après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais, quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre ; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de la sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mosambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffe aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays ; des Indiennes du Bengale et de la côte du Malabar apportèrent des cages pleines d'oiseaux auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations ! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants, qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, près d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnaye monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient

de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée; et s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je désirais, lui dit-il, votre bon-« heur et celui de votre famille, Dieu m'en est témoin. Mon ami, « il faut aller en France; je vous y ferai avoir du service. Dans « votre absence j'aurai soin de votre mère comme de la mienne. » Et en même temps il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étais ca-

pable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait des forces. Il était insensible à tout; ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire. Madame de La Tour, qui était mourante, lui disait souvent : « Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma « chère Virginie. » A ce nom de Virginie, il tressaillait et s'éloignait d'elle, malgré les invitations de sa mère qui le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asseyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qui lui plairait, sans le contrarier en rien; qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, je dis à Domingue de prendre des vivres, et de

nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec

lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait non-seulement où on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit : « Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied

d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner ; mais il

s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grâce de l'esclave de la Rivière-Noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit, ne pouvant plus marcher, et la partie

du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne-Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes ; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétaient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie ! « ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches ; des voitures allaient et venaient le long de ses chemins ; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virgi-

nie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams qu'un vaste promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne put l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams, « Où irons-nous maintenant? » il se tournait vers le nord, et me disait, « Voilà nos montagnes, retournons-y.»

Je vis bien que tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc: Oui, voilà les monta-« gnes où demeurait votre chère Virginie, et voilà le portrait « que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portait sur « son cœur, dont les derniers mouvements ont encore été pour « vous. » Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait donné à Virginie, au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et, dans ses yeux à demi sanglants, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai « été celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai « souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidents im-

« prévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume? « est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

« Votre malheur? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez « perdu la plus aimable des filles, qui aurait été la plus digne « des femmes. Elle avait sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous « avait préféré à la fortune, comme la seule récompense digne « de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez « attendre un bonheur si pur n'eût pas été pour vous la source « d'une infinité de peines? Elle était sans bien, et déshéritée; « vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul tra- « vail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus coura- « geuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour

« succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle « vous aurait donné des enfants, ses peines et les vôtres auraient « augmenté, par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux « parents et une famille naissante.

« Vous me direz : Le gouverneur nous aurait aidés. Que savez-« vous si, dans une colonie qui change si souvent d'administra-« teurs, vous aurez souvent des La Bourdonnaye? s'il ne viendra « pas ici des chefs sans mœurs et sans morale? si, pour obtenir « quelque misérable secours, votre épouse n'eût pas été obligée « de leur faire sa cour? Ou elle eût été faible, et vous eussiez été « à plaindre; ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre : « heureux si, à cause de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez « pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez de la « protection !

« Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de « la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous à pro-« portion de sa faiblesse même; de le consoler par mes propres « inquiétudes; de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre « amour de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et l'amour « jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus; et il vous « reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, « que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez « votre bonheur à les aider, comme elle l'y avait mis elle-même. « Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a « point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets « de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont « point faits pour l'homme, faible, voyageur et passager. Voyez « comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme « en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût « pas cru que le voyage de Virginie devait se terminer par son « bonheur et par le vôtre? Les invitations d'une parente riche et « âgée, les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissements

« d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont « décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre « perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gou- « vernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se « fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais « enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces « plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, « ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos, en Europe, « des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à « perdre un jour ce qu'il chérit le plus, grandeur fortune, femme, « enfants, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le sou- « venir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en « vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été « fidèle à votre foi. Vous avez eu à la fleur de la jeunesse la pru- « dence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la na- « ture. Vos vues seules étaient légitimes, parce qu'elles étaient « pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie « des droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous « l'avez perdue et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, « ni votre fausse sagesse, qui vous l'ont fait perdre; mais Dieu « même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'ob- « jet de votre amour; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout « ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun « lieu au repentir et au désespoir, qui marchent à la suite des « maux dont nous avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : Je « ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, « son état présent, que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé « à la naissance, à la beauté et aux empires mêmes. La vie de « l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour « dont la mort est le couronnement. En naissant, elle était con- « damnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie

« avant sa mère, avant la vôtre, avant vous, c'est-à-dire de n'être « pas morte plusieurs fois avant la dernière !

« La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes ; elle est « la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le som- « meil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les dou- « leurs, les chagrins, les craintes, qui agitent sans cesse les mal- « heureux vivants. Examinez les hommes qui paraissent les plus « heureux : vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur « bien chèrement ; la considération publique, par des maux do- « mestiques ; la fortune, par la perte de la santé ; le plaisir si rare « d'être aimé, par des sacrifices continuels : et souvent, à la fin d'une « vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que « des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été heu- « reuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par « les biens de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu : et « même, dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, « elle était encore heureuse ; car, soit qu'elle jetât les yeux sur « une colonie entière, à qui elle causait une désolation universelle, « ou sur vous, qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, « elle a vu combien elle nous était chère à tous. Elle s'est fortifiée « contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa vie ; et elle « a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage « supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie « à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, « et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve « une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et la « met aux prises avec la mort ; alors son courage sert d'exemple, « et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de lar- « mes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est « réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de « la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

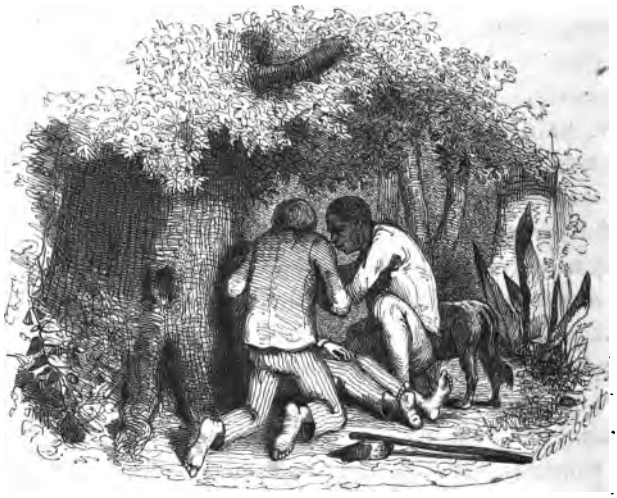
« Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change « sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne « pourrait anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui « fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, aurait « péri, lorsque les éléments dont il était revêtu sont indestructi- « bles! Ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est main- « tenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature « l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la « méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils « craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses « ouvrages sont sous vos yeux Croyez-vous donc qu'il laisse Vir- « ginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance, « qui avait revêtu cette âme si noble d'une forme si belle où « vous sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des flots? que « celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois « que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à « Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand « nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de pen- « ser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? « Et maintenant que nous sommes dans cette existence téné- « breuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au delà « de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, « comme l'homme, du petit globe de notre terre pour servir de « théâtre à son intelligence et à sa bonté; et n'a-t-il pu pro- « pager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y « a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine « d'êtres vivants qui ressortissent à nous; et il n'existerait rien « pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! « il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine, précisé- « ment que là où nous sommes! et dans ces globes rayonnants et « innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les envi- « ronnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais,

« il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, « qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la « puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions « croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où « la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie!

« Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu reçoit « sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du « séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle « vous dirait, comme dans ses adieux : O Paul! la vie n'est « qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, « de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à « mes parents; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi; « et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. « Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai « échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tem- « pêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui « effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre; et « vous me plaignez! Je suis pure et inaltérable comme une parti- « cule de lumière; et vous me rappelez dans la nuit de la vie! O « Paul! ô mon ami, souviens-toi de ces jours de bonheur, où dès « le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le « soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses « rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement « dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits « innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches « couleurs de l'aurore; tout odorat, pour sentir les parfums de « nos plantes; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oi- « seaux; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant à « la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable « sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiate- « ment ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles or- « ganes. Ah! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient

« éternel, que j'habite pour toujours? Tout ce qu'une puissance « infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être « malheureux; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis « de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des trans- « ports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc « l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta « Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un « hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'a- « paiserai tes regrets; là, j'essuierai tes larmes. O mon ami! mon « jeune époux! élève ton âme vers l'infini pour supporter des pei- « nes d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'est plus! elle n'est plus! » et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. En-



suite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un bien, et « que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me re-

« joindre à Virginie. » Ainsi mes motifs de consolations ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de La Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin ! il m'a semblé, cette nuit, « voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jar- « dins délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'en-

« vie. Ensuite, elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a « enlevé avec elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai « senti que je quittais moi-même la terre, et que je le suivais avec « un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ; « aussitôt je l'ai vue qui nous suivait avec Marie et Domingue. « Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que ma- « dame de La Tour a fait, cette même nuit, un songe accompa- « gné des mêmes circonstances. »

Je lui répondis : « Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le « monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quel- « quefois la vérité. »

Madame de La Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi ; entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience ; et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre, avec des raisonnements, des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la

même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une âme vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virgi-

nie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin, huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est

donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de La Tour, « dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce « et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-« t-elle ; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit « en souhaiter la fin ; si c'est une épreuve, on doit la demander « courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de La Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que le malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait, chaque jour, comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéants « périr dans nos colonies? » Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que

des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune : comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au père des hommes ! Souvent son imagina-

tion lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices : car le ciel, le juste ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait, après elle, à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure

partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; et, comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc, et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles

tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus ; mais leur mémoire

est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse ; à consoler la pauvreté mécontente de son sort ; à nourrir dans les jeunes amants une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX ; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable ; comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN.

12/9-17